



L'EMBOBINÉ présente dans le cadre de **DOCUS EN BOBINES**

PINA

de Wim Wenders

France/Grande-Bretagne/Allemagne - 1h43 - Sortie : 6 avril 2011 - VF - 3D
avec Pina Bausch, Regina Advento, Malou Airoudo ...
Prix Arte du Meilleur Documentaire 2011

"Pina" : élogie en relief à la mémoire de Pina Bausch



Vingt ans d'amitié ont scellé ce projet d'un film à faire ensemble. Vingt ans de tergiversations, parce que Wim Wenders ne se sentait pas prêt, cherchait la forme adéquate pour incarner à l'écran l'art singulier de Pina Bausch.

Entre le cinéaste et la chorégraphe, ce désir de mener à bien un film en commun était devenu un sujet de plaisanterie. Et puis, Wenders vit un film en 3D numérique, réalisa que cette nouvelle technique allait enfin pouvoir lui permettre d'intégrer la dimension qui lui manquait.

Et puis Pina est morte, brutalement, en juin 2009, alors qu'ils préparaient le tournage. Wenders pensa un temps qu'il ne pourrait pas plus tourner sans Pina que sans caméras 3D. Par fidélité pour elle, néanmoins, il a fini par signer *Pina*. Avec la complicité (la pression ?) des danseurs.

Des traces de Pina Bausch au cinéma, on en a vu dans *E la nave va*, de Fellini (1983) : elle y incarne une cantatrice aveugle. Dans *Parle avec elle*, de Pedro Almodovar (2002) : le cinéaste espagnol y montrait un extrait de l'un de ses spectacles, *Café Müller*. Dans *Un jour Pina a demandé...*, de Chantal Akerman (1983) : observation de gestuelles, questionnement de l'intime et du collectif.

Que voit-on ici, dans *Pina* ? La façon qu'avait la prêtresse du Tanztheater Wuppertal de chorégrapier sur scène l'art de vivre ensemble, de gérer sa troupe comme une secte.

En filigrane, ce que l'on retrouve ici était déjà inscrit dans les documentaires que Wenders consacra à d'autres artistes admirés. *Pina* est une histoire de famille, comme *Tokyo-Ga* (1985) un hommage au cinéaste japonais Ozu et à son univers de clans sur tatami, de filles dévouées à leur géniteur. C'est aussi l'obsession de trouver la vérité d'un homme, d'une femme, comme dans *Carnets de notes sur vêtements et villes* (1989), portrait du couturier Yohji Yamamoto. Les vêtements taillés par Yamamoto ont tant fasciné Wim Wenders qu'il lui demanda de confectionner la robe rouge portée par Solveig Dommartin à la fin des *Ailes du désir* (1987), une robe "où la femme n'est plus ni vamp ni guerrière". Le monde est petit : Yamamoto avait signé les costumes de la compagnie de Pina Bausch en 1985.

Dans les ballets de Pina Bausch, les femmes ont des robes longues aux décolletés profonds. Ni vamps ni guerrières peut-être, plutôt fatales, et proies. Ce qu'elle donne à voir dans son "théâtre danse" est le ressassement du corps dans tous ses états. Transi, assassin. Désirant, désiré, marchandise, maltraité. Appel de tendresse, cible de violence. Fiévreux, séduisant, exubérant, hystérique, sacrifié. Le goût de l'amour, son déni. L'envie de toucher, son danger. L'étreinte, la mise à mort. Masculin, féminin, nos attirances, nos différences, la guerre des sexes.

Tout cela est ritualisé, décliné, au gré de défilés à la queue leu leu ou de solos virtuoses. De la solitude somnambulique à l'harmonie, du corps-à-corps à la transe, du ralenti à l'accélééré, de la glissade aquatique au déséquilibre... via la captation de quatre spectacles : *Le Sacre du printemps*, *Kontakthof*, *Café Müller*, *Vollmond* ("Pleine Lune").

Ces extraits sont rythmés par des entretiens avec les danseurs (voix off sur leurs visages impassibles) qui disent leur rapport à Pina, la façon dont elle les poussait à inventer leurs apports individuels. Quelques images d'archives nous permettent de voir Pina danser dans *Café Müller*, ou chaque danseur tenter vainement de trouver un chemin vers un autre danseur dans un lieu truffé de chaises, musique de Purcell.

Wenders remplace parfois l'espace austère de la scène par un décor extérieur, lâche les danseurs dans Wuppertal, sa rue, son square, son métro aérien. Ce que Pina Bausch avait déjà fait dans son unique film, *La Plainte de l'impératrice*, qui sort en DVD en juin (Ed. de l'Arche).

Que Pina pensait-elle de ce 3D qui nous fait pénétrer dans l'espace scénique ? Ces caméras octroient à la danse une légèreté qui lui fait retrouver une essence immatérielle, elles nous font pénétrer au sein du ballet, mettent l'accent sur tel ou tel détail, approchent l'oeil au plus près des corps, muscles et charmes.

Mais elles semblent contredire l'orchestration des traversées de scène, destinées à être vues de l'un des quatre côtés du plateau. Acceptons cette tendre trahison. *Pina* n'est pas un spectacle de Pina Bausch, c'est un film, à la loupe, un hommage à celle dont Wenders se sent "si loin, si proche". A celle qui n'avait pas son pareil pour magnifier les "faux mouvements". Celle avec laquelle il partageait l'obsession du temps, l'obsession d'égréner les cérémonies qui perdurent "au fil du temps".

Jean-Luc Douin – *Le Monde* (5 avril 2011)